

LA LIBERATION DE MORTEAU

Le commandement du secteur D.F. était assuré par Roland LIGIER nommé par le Colonel MAURIN sous le pseudonyme de "Chevrier", avec sous ses ordres le Capitaine RICHARDOT "Batelier" et en autorité supérieure le Lieutenant Colonel LAGARDE.

Le maquis était installé à la ferme de la Faye et était divisé en deux parties.

Le groupe mobile, cantonné sous tente, et l'"Hospice" logé dans la ferme.

Le groupe mobile sous les ordres du lieutenant BILLOD-LAILLET (alias BILLET) était constitué pour l'essentiel de réfractaires au S.T.O. Bien entraîné, homogène, il constituait l'élément de choc permanent.

L'Hospice, baptisé ainsi par les jeunes hommes du groupe mobile accueillait des résistants de tous âges. A part quelques éléments stables, il était essentiellement un lieu de passage. En effet, en vue de la libération prochaine les résistants étaient convoqués au maquis de la Faye pour une période de 4 à 8 jours au cours de laquelle ils s'initiaient au maniement des armes nouvelles : F.M. Anglais, Mitraillettes Sten, etc., et d'autre part, réactualisaient leur formation militaire. Après cette période militaire, ils regagnaient leurs foyers dans l'attente de l'insurrection générale. Cette précision me paraît très importante pour expliquer tout ce qui a pu se raconter sur les journées du 23 et 24 Août.

Les conditions dans lesquelles s'est déroulée la libération ont empêché de lancer un ordre de mobilisation générale des résistants. L'initiative et réalisation de cette libération reviennent à ceux qui étaient effectivement au maquis de la Faye lorsque l'opération a été lancée. Cependant, lorsque certains disent avoir appartenu à ce maquis, ils ont raison, mais cette appartenance momentanée n'implique pas nécessairement leur participation effective à la libération. D'autre part, surtout en ce qui concerne Villers le Lac, il est exact que de nombreux résistants ayant appris ce qui se passait à Morteau ont spontanément engagé une action et n'ont pas manqué plus tard de parler de leur participation. Mais ce faisant et sans diminuer pour autant leurs mérites, il reste qu'ils n'ont fait que suivre un mouvement dont ils n'ont pas eu l'initiative.

A l'époque du 23 et 24 Août, il y avait au maquis de la Faye encore moins de monde que d'habitude. Quelques jours auparavant, une ponction très importante avait été opérée parmi le personnel de l'Hospice et du groupe mobile en vue d'un parachutage d'armes qui devait avoir lieu incessamment, mais qui s'est produit postérieurement à la libération de Morteau, et même, je ne l'affirmerais pas postérieurement à celles de Pontarlier et Besançon (respectivement les 5 et 8 Septembre).

Cette précision me paraît utile pour expliquer le nombre très réduit de participants effectifs à la libération de Morteau (une trentaine maximum). Une sorte d'esprit de revanche si l'on peut dire qui habitait les "inactifs" et qui les a poussés entre autres raisons sur lesquelles je reviendrai à prendre l'initiative d'une action de libération.

Il est des événements qui, sans être liés chronologiquement d'une prise directe avec la libération me paraît cependant entretenir avec celle-ci des liens très étroits au plan stratégique. Je veux parler de la destruction du pont de chemin de fer de la ligne Pontarlier-Gilley par Humbert, et de la ligne téléphonique Besançon-Morteau au lieu dit "Pont du Diable" par Keiflin alias Maigret et Samson dit Dalila. Ces actions se firent en plein jour au nez des Allemands et paraissent avoir eu beaucoup d'impact sur la population en laissant croire à celle-ci que la résistance était partout présente, qu'en raison de sa puissance, elle pouvait se permettre beaucoup y compris de faire montre d'une audace tranquille.

On peut distinguer dans l'action militaire, plusieurs moments bien caractérisés :

- La Sortie du 23 Août.
- Le matin du 24 Août.
- La Libération de Morteau.
- La Libération de Villers le Lac.
- La Reddition du Sanatorium des Genevriers.
- L'affaire du Col des Roches.

Le 23 Août à la ferme de la Faye, le moral n'était pas au Zénith pour les raisons que j'ai déjà dites. Faute d'avoir été désignés pour participer au parachutage d'armes, nous avions l'impression d'être voués à l'inactivité. Ce jour, nous avons vécu une journée comme les autres, c'est-à-dire que, malgré le grand soleil, il fallait veiller constamment à ne pas rester en terrain découvert si un avion mouchard allemand venait à survoler le secteur. Au moment de nous mettre à table pour le dîner nous avions le sentiment d'avoir

SUBI une journée; une de plus où il ne s'était rien passé, où il ne se passerait jamais rien.

Le repas tirait à sa fin. Soudain dans un silence attentif, la radio annonce que la 2ème D.B. a libéré Paris. Aussitôt c'est l'explosion de joie, c'est l'enthousiasme, la fièvre, le délire. Il faut faire quelque chose, il faut marquer l'évènement. A aucun moment cependant, il n'est question de nous lancer seuls dans une action de libération. Richardot est d'accord pour que nous entreprenions une action de propagande propre à affirmer notre présence. Nous prenons place dans les camions avec nos armes, nous voilà partis dans la nuit pour une tournée à travers le secteur. Dans chaque village traversé, nous nous arrêtons devant le Monument aux Morts, descendons des véhicules, tirons une salve, faisons carillonner les cloches de l'église; et, idée augurieuse mais qui sera lourde de conséquence, nous chantons "Maréchal nous voilà".

Avant d'entrer à Morteau, nous avons reçu consigne de cesser les chants, de nous montrer plus discrets. Ce n'est pas le moment en pleine obscurité d'avoir un accrochage avec l'occupant. Venant de la route de Pontarlier en remontant en direction de l'Hotel de Ville, nous entendons une rafale de mitraillette. Chacun pense que c'est le Docteur Picard qui, contrevenant aux consignes, a voulu marquer son passage devant son domicile. En réalité, c'est une patrouille allemande qui a fait feu sur sa voiture; la dernière du convoi. Heureusement dans l'ignorance de ce qui s'est effectivement passé ça ne nous affole pas. Comme ailleurs il me semble, mais je n'en suis pas certain, nous avons tiré une salve devant le Monument aux Morts.

Ensuite direction Villers le Lac, mais pour s'y rendre, il faut passer devant la Villa Bougand siège de la garnison Mortuacienne. Nous sommes peu nombreux par camion, mais leur file impressionnante franchit le cassis au pas. Toutes les armes sont braquées en direction de la Villa. Nous avons reçu la consigne de ne pas tirer les premiers. Il ne se passe rien si ce n'est que la sentinelle affolée s'est empressée de regagner l'abri des murs. Seul signe de la présence allemande, la porte de bois qui bat tout au long de notre passage.

A Villers le Lac, cérémonial habituel salve et carillon avec quelque chose de plus toutefois, nous nous attardons longuement au café de l'Hotel de l'Union. Ici à la différence de ce qui s'est passé ailleurs, la population a perçu la présence du maquis.

Nous avons regagné le maquis à une heure fort avancée dans la nuit.

Le matin du 24 Août, nous avons appris que notre expédition de la veille n'avait pas eu le résultat escompté sauf à Villers le Lac. Loin de rassurer les populations, elle les a inquiétées. En effet nous, nous savions que nous étions le maquis, mais dans les villages traversés les gens

réveillés en pleine nuit, en entendant chanter l'hymne au Maréchal ont pensé que seule la milice pouvait se ballader ainsi impunément; il fallait donc les rassurer, rétablir la vérité, c'est ainsi qu'une nouvelle expédition a été organisée.

Avant de se rendre à Morteau où il avait à faire, Richardot a décidé d'envoyer une camionnette sur les lieux de nos exploits nocturnes, officiellement il s'agissait de récupérer des armes; en réalité, il s'agissait de nous faire voir, de démontrer de jour, comme de nuit, que nous étions les plus forts, que nous n'avions rien à craindre de l'occupant.

Daisaient partie de l'expédition : Keiflin, Samson, le chef de Gendarmerie Besson, Bertrix de son vrai nom Tricocche, Aimé Béliard et moi.

Nous n'avons pas récupéré d'armes, en revanche notre présence a suscité l'admiration voir l'enthousiasme; je me souviens qu'à Grand'Combe, une femme a demandé qu'on nous retienne, le temps pour elle de mettre au four un gâteau au fromage qu'elle s'est empressée de nous donner. Les gens venaient en foule voir les maquisards, étaient heureux de nous rencontrer, n'arrêtaient pas de nous poser des questions notamment sur la date de libération.

De notre expédition nous avons ramené un renseignement intéressant. Les Gras n'avait plus de garnison allemande; celle-ci avait abandonné son cantonnement et rejoint Morteau. Notre camionnette est aussi allée à Morteau; elle y est arrivée à midi, l'heure de la sortie des usines. Alors au pas nous avons fait plusieurs fois le tour de la place de l'Hotel de Ville suivis en cortège par la quasi totalité des ouvriers. C'est certainement au cours de ce défilé que nous avons pu mesurer à quel point la population était de cœur avec nous.

L'enthousiasme suscité par notre passage était contagieux, nous étions fous de joie. Dans l'euphorie et afin de bien marquer que nous n'avions rien à craindre de personne, Keiflin et Samson ont proposé de prendre l'apéritif à la terrasse de la Guimbarde qui constituait un point central. Besson a fait remarquer que ce serait tout de même trop dangereux car éventuellement nous ne pourrions pas voir venir les Allemands s'ils arrivaient par la route des Fins.

Finalement c'est à l'Hotel du Pont de Morteau que nous sommes allés prendre un pot; de la terrasse du café, la visibilité était plus nette.

Si j'insiste sur ces détails, c'est parce que c'est à ce moment là, à l'Hotel du Pont, que tout s'est décidé. Nous avons été impressionnés par la réaction favorable de la population. D'autre part, je le répète, Richardot n'était pas à la Paye, son absence momentanée du maquis rendait ^{elle} les choses plus faciles? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que ce sont les présents autour de la table de terrasse qui ont décidé :

- de regagner le maquis chercher les copains.
- d'attaquer l'après-midi.
- de prendre avec la camionnette et ses occupants du maquis la tête de la colonne d'attaque.

Je dois dire que cette décision a été reprise avec une certaine solennité à laquelle j'ai dû de pouvoir participer aux événements de l'après-midi. En effet ceux qui étaient restés à la Faye sans rien connaître de notre initiative, mais qui pressentaient que l'heure de la libération était imminente avaient décidé que ne participeraient pas à des actions militaires ceux de moins de dix huit ans. Avec mes 17 ans à peine sonnés depuis 10 jours, j'aurais dû être victime de la mesure.

Engagés par leur serment du matin, Keiflin, Samson et Besson qui constituait l'équipe d'encadrement de l'Hospice ont fait admettre que la mesure ne me concernait pas. On m'a tout simplement demandé de ne pas occuper ma place du matin qui a été prise par Paul Richardot le frère du Batelier, et qui a donc porté à sept le nombre de ceux qui se trouvaient dans la camionnette qui a pris la tête de la colonne de véhicules au moment de l'entrée des maquisards dans Morteau puis Villers le Lac.

Libérer Morteau consistait à faire capituler les occupants de la Villa Bougand et à veiller à ce qu'aucun d'eux ne puisse s'échapper. Pour ce faire, cet après-midi du 24Acut, nous étions une trentaine au grand maximum, notre troupe s'est divisée en deux groupes. Le premier devait mener l'attaque de front en terrain découvert, le second devait encercler l'arrière de la Villa et veiller à interdire tout mouvement de retraite ou de fuite.

Le premier groupe auquel appartenait entre autre les occupants de la camionnette fit deux prisonniers en allant prendre position. Le premier vers le Monument aux Morts, le second à notre vue s'était engouffré dans la première maison venue (rue de l'Helvétie). Il faut récupérer dans le grenier caché sur une pile de bois tenant une grenade à la main. En notre présence, il se rendit.

Après la capture des deux prisonniers, notre groupe est allé prendre position à proximité de la Villa Bougand. Les choses sérieuses ont commencé. De son mirador, le Capitaine allemand balayait la route à la mitrailleuse, nous ripostions tant que nous pouvions. Sur ces entrefaites, Richardot est arrivé sans arme, il m'a demandé de lui donner mon fusil, et d'inviter les Allemands à se rendre; je me suis avancé les mains en porte-voix criant aux Allemands de ne plus tirer, de se rendre, qu'il ne leur serait fait aucun mal, qu'ils seraient considérés comme prisonniers de guerre. J'étais debout à découvert sans me rendre compte de rien, occupé à crier mon message. Au-dessus de ma tête, à ma droite, à ma gauche, j'ai bien vu des petites flèches noires, ce n'est que plus tard que j'ai su que c'était des balles traçantes. J'ai réussi à me retourner au moment précis où juste dans mon axe un des Fils Dodane s'effondrait sous le choc d'une balle qui n'a fait qu'érafler le cuir chevelu, et qui a provoqué un évanouissement de courte durée. Alors je me suis baissé, et j'ai regagné la protection d'une murette d'où j'ai continué à lancer mon message.

De notre côté, ça tirait de partout, du côté allemand on avait l'impression que seule était en service la mitrailleuse. Richardot, je crois que c'est lui, eut l'idée de faire appel à un prisonnier qui prit ma place, et invita ses compatriotes à se rendre. Je me souviens qu'il n'était pas d'accord avec ce que je lui demandais de dire. Il arguait du fait qu'ils étaient des douaniers non des soldats pour demander le statut de prisonnier, non celui de prisonnier de guerre, c'était là, une nuance qui m'échappait. il finit par accepter.

Malgré les efforts de l'allemand pour persuader ses compatriotes à se rendre, ça tirait toujours. Alain Dodane qui faisait partie du premier groupe voulait qu'on en finisse à tout prix, et proposait de lancer une grenade sur la Villa. Richardot s'y opposa espérant récupérer les armes dont nous avions tant besoin, surtout la mitrailleuse qui finalement s'est tue. Alos les Allemands se sont rendus.

Il s'agissait pour nous de récupérer les armes. Dans la rue, C'était la confusion, toute la population y était descendue nous compliquant sérieusement la tâche surtout lorsqu'il fallut remonter les prisonniers jusqu'à l'Hotel de Ville ainsi que les douteux pour les questionner.

Pendant ces opérations en ville, il y eut deux accrochages en direction de Villers. Keiflin et ses hommes capturèrent une patrouille, au cours de l'engagement Bettoni fut blessé, et Bidaux alias Lessieur au volant d'une traction avant s'accrochait avec une voiture allemande occupée par le Médecin Chef du Sanatorium, deux hommes et son chauffeur. La fusillade eut lieu à la sortie de Morteau, un des passagers Pierre Hirsch fut blessé à l'oreille gauche par suite de l'éclatement du pare-brise sous les balles. Blessure spectaculaire à cause du sang mais sans gravité.

Au sujet des engagements avec l'ennemi, au autre devait se produire dans la soirée du 24 Août vers 20 heures quinze. Une patrouille allemande se rendant à Morteau tomba sur un groupe de Résistants qui faisaient un barrage entre Pont de la Roche et Morteau. Ladite patrouille ouvrit le feu et fit deux tués (Jean MAIROT et Louis FRAICHOT), 3 blessés (Henri FRAICHOT, Camille FAIVRE, Georges LEO), ainsi que quatre prisonniers (CHOUFFOT Aimé, CHOUFFOT Robert, BOURENEZ Alfred, HAULET André), ce qui en définitif : l'opération du 24 Août se chiffrait par : 2 tués et 3 blessés côté allemand.

2 tués et 5 blessés côté français.

Revenons maintenant à la suite de l'opération Villa Bougand. Avec Bertrix, dont j'étais le pourvoyeur au F.M., nous avons reçu l'ordre d'aller prendre position sur la route des Fins. Lui est parti sur une pétrolette poussive, conduite par je ne sais qui, et la machine n'en pouvait plus; il a dû l'abandonner et poursuivre son chemin à pied. Pour ma part, j'ai enfourché la Gnome et Rhône conduite par le plus jeune des Maillardet. Arrivés au

lieu prévu pour l'embuscade, on nous a fait dire de regagner Morteau. En redescendant nous avons croisé Bertrix qui continuait son bonhomme de chemin, son F.M. anglais sur l'épaule. Nous lui avons fait signe de rejoindre Morteau sans même avoir l'idée de le prendre avec nous. Il ne s'est pas fait faute de me le reprocher par la suite. En effet, ayant voulu faire du stop, il a arrêté la première voiture qui passait. Elle était allemande. Ça lui a valu quelques coups de crosse, une captivité d'une trentaine de minutes, la perte momentanée de son F.M. qu'il n'a récupéré qu'à Villers le Lac quelques heures plus tard.

De retour à Morteau, j'étais toujours pourvoyeur, mais j'avais perdu Bertrix. J'ai donc fait équipe avec notre ouistot qui disposait de notre deuxième et dernier fusil mitrailleur anglais. Je sais que "Tonnelet" voulait l'appeler "Baril". J'ai oublié son vrai nom si jamais je l'ai connu. Pour préciser qui il était, il avait toujours une cravate autour du cou et torse nu. (Moureaux de son vrai nom). Avec mon nouvel équipier nous sommes allés nous mettre en position à l'extérieur de Morteau, en direction de Villers le Lac. Nous n'avons pas eu à intervenir. Des coups de feu ont été échangés cependant. Je crois que c'est à ce moment-là que Bettoni a été blessé. Toujours est-il que le lieutenant Billot-Laillet est venu nous dire de lever l'embuscade. "Baril" à défaut d'un autre, je continue à lui donner ce nom-là, fulminait après mois parce que, fort de l'enseignement reçu, j'avais choisi de nous mettre en position à l'abri d'un tas de fumier. Je dois dire que Billot-Laillet a été très chic. Il m'a félicité publiquement de mon choix judicieux, puis il m'a pris à part pour m'expliquer qu'en me déplaçant d'une cinquantaine de mètres j'aurais pu profiter d'un accident de terrain qui offrait les mêmes avantages stratégiques que la position que j'avais choisie, mais sans présenter l'inconvénient de l'odeur.

Lorsque Billot-Laillet est venu nous donner son ordre de repli sur la ville, il devait être 17 ou 18 heures. Pour nous, Morteau c'était fini.

Après Morteau, le gros morceau, c'est Villers le Lac. Nous avons repris place dans notre camionnette y compris Bertrix. Toujours en tête de la colonne, en route pour le Villers. Arrivés sur la place principale, ce fut pour constater que: un groupe de résistants et patriotes avait fait prisonnier le lieutenant allemand (surnommé par la population Picard par suite de sa ressemblance avec notre toubib). Parmi ces résistants se trouvait: Bruchon Georges, qui a fait feu sur le side-car, Frisetti Jean, Ansery Jules, Anguenot Gérard muni d'un fusil mitrailleur et mon père Jacquet Edouard. Par la suite, plusieurs autres personnes se sont trouvées là pour accompagner le lieutenant et son chauffeur.

Il s'agissait pour nous d'aller aux Pargots. Bertrix et moi sommes allés nous mettre en position de manière à avoir dans notre champ de tir l'arrière du bâtiment occupé par les allemands. Nous n'avons pas eu à intervenir.

Certes, des coups de feu ont été tirés, un allemand a même été blessé. Toutefois, il faut reconnaître qu'à l'arrivée du maquis, les allemands n'ont offert aucune résistance, mais ont cherché et réussi à se réfugier en Suisse.

Je n'étais pas au Col des Roches, mais je sais que (Charlie qui devait être tué quelques jours plus tard) et son inséparable Thédy (un étudiant en médecine) ont passé la nuit dans le bâtiment des douanes. Ils y ont même connu le repos du guerrier.

En d'autres termes, lorsque nous avons regagné la Faye, beaucoup plus nombreux que lorsque nous étions partis, il devait être deux heures du matin. A ce moment là, il n'y avait plus un seul douanier allemand en liberté dans tout le secteur D.F.

Il n'y avait, certes, au soir du 24 Août, plus un seul douanier allemand en liberté. En revanche, subsistait encore à Villers le Lac, une garnison fort importante, puissamment armée, celle des militaires allemands et des soldats de la L.V.F. en convalescence au sanatorium des Genevriers. En tout pas loin de cent cinquante hommes.

Dans un ouvrage publié à ses frais, un beau-frère de Richardot, le lieutenant Schmuck raconte " Comment j'ai libéré Villers le Lac". C'est un récit qui relève de la plus haute fantaisie. En effet, cette présence allemande - pour importante qu'elle ait été - n'aurait eu nous inquiéter. Nous tenions les routes d'accès au Sanatorium. Nous avons la possibilité de couper l'eau et l'électricité. Richardot se refusait à engager une action militaire, car il tenait à sauvegarder les installations hospitalières qui s'avérèrent fort utiles par la suite. Il estimait, avec juste raison, que si c'était nécessaire nous pourrions obtenir la reddition des allemands à l'usure. Il a demandé à Schmuck de jouer un rôle de parlementaire. Et Schmuck n'a fait rien d'autre que cela.

Les Allemands cantonnés au Sanatorium ont compris que, privés d'eau et d'électricité, leur situation serait rapidement intenable. Ils ont refusé de se rendre. Ils ont refusé l'internement en Suisse. Arguant de leur statut d'hospitalisés, de malades, ils ont négocié leur transfert en Allemagne, à travers la Suisse, avec armes et bagages. Ils ont eu gain de cause. Mal leur en a pris puisqu'on raconte qu'à peine arrivés en Allemagne, ils ont été tous fusillés sur l'ordre de Hitler qui leur aurait reproché de s'être "rendus" sans offrir de résistance.

Le jour venu (25 Août) d'accompagner jusqu'au Col des Roches la garnison du sanatorium, Richardot a eu l'idée de profiter de l'occasion pour faire interner en Suisse nos prisonniers. En effet, ils constituaient pour nous une gêne à plus d'un titre :

- coupés du reste de la zone occupée, nous risquions d'avoir des problèmes de ravitaillement.
- Ils mobilisaient, pour leur garde, une partie de notre effectif, et surtout entravaient notre autonomie de déplacement.
- Vivant avec nous, ils avaient pu se faire une opinion précise sur nos effectifs, notre armement, notre implantation; nous risquions d'être à la merci d'une évacuation,

d'autant que le camp de Valdahon n'était pas tellement éloigné.

Désigné pour faire partie de l'équipe d'encadrement de nos prisonniers, je me suis retrouvé, l'après-midi du 26 ou du 28 août (je ne me souviens plus du tout de la date et ne suis même pas certain de celles que je propose) à bord d'un des camions qui nous a conduits de la Faye au Col des Roches.

Notre affaire était distincte de celle de la garnison du Sanatorium des Genevriers. Nous avons dû attendre, à la hauteur de la douane Française, que les négociations se poursuivent entre autorités suisses, délégués du maquis, officiers allemands. A vrai dire, j'ai toujours pensé que cette commission tri-partite était plus occupée à trinquer qu'à discuter.

Les maquisards de notre délégation, qui avaient accompagné la garnison allemande, avaient reçu la consigne de récupérer le plus d'armes possible. Ça ne leur avait pas été facile car elles étaient surveillées jalousement par le commandement allemand qui, rappelons le, avait négocié son transfert en Suisse, puis à travers le Suisse, avec armes et bagages. Toutefois l'un des nôtres s'est illustré dans cette récupération. Il s'agit du Docteur Picard. Il faisait partie de la délégation du maquis et, à ce titre, avait eu la possibilité de franchir la frontière. Ayant repéré un camion chargé de Munsters, au lieu de participer aux réjouissances, il a prétendu monter la garde et s'est mis à faire des allers et retours entre la Suisse et la France. Dans le sens Suisse-France, il avait un fusil sur chaque épaule. Dans le Sens France-Suisse, il n'avait plus qu'un fusil. Les douaniers suisses riaient de sa démarche d'automate, mais ils n'ont pas découvert - ou ont feint de ne pas découvrir - la supercherie. Son manège a duré fort longtemps, et je ne saurais dire combien il nous a ramené d'armes que nous cachions aussitôt qu'il nous les remettait.

Nous attendions de remettre nos prisonniers aux Suisses, lorsqu'une traction du maquis est venue freiner des quatre roues devant nous. LAGARDE en est descendu. Aux Allemands rassemblés, il a fait traduire (heureusement pas par moi, je n'en aurais pas eu ni l'envie ni la compétence), un discours qui tenait en quelques phrases. Désaveu de Richardot dont il refusait l'initiative les concernant, les promesses à eux faites. Je crois même, mais sans l'affirmer catégoriquement, qu'il a déclaré regretter que la garnison du Sanatorium soit déjà en Suisse. Puisque, disait-il, la Wehrmacht refusait de considérer les maquisards comme des soldats réguliers, qu'elle prenait des otages, il était obligé de pouvoir exercer des représailles éventuelles. Pour chaque maquisard pris les armes à la main et abattu, pour chaque otage fusillé, il se proposait de fusiller deux Allemands choisis parmi les prisonniers.

Je dois dire que ses paroles ont jeté plus qu'un froid, non seulement dans les rangs allemands, mais aussi dans les nôtres. Nous n'étions pas d'accord, mais alors pas du tout avec cette décision. Richardot, qui avait donné sa parole, sanglotait à chaudes larmes. L'Oberlieutenant allemand, celui qui ressemblait au docteur Picard, s'est avancé vers Richardot, a claqué les talons, l'a salué militairement, lui a serré longuement la main, en lui expliquant qu'en son nom, qu'au nom de ses hommes, il tenait à lui exprimer ses remerciements pour sa loyauté, pour la manière dont ils avaient

été traités. Il déclarait comprendre la situation et ne pas tenir rigueur à Richardot d'une évolution dont il n'était pas responsable. Si Richardot pleurait, nous étions plusieurs à renifler. Et je suis persuadé qu'à ce moment là Lagarde ne devait pas se sentir très à l'aise dans sa peau.

Pour conclure cet épisode, il me reste à ajouter qu'il me semble, sans pouvoir l'affirmer, que nous sommes rentrés ce soir là sans nos prisonniers que Lagarde a fait diriger dans un maquis qui n'était pas le nôtre.

L'initiative de cette action militaire, certes prise dans l'enthousiasme, l'euphorie, mais aussi dans l'inconscience, revient à ceux qui, le 24 Août à midi trente, prenaient l'apéritif au café du Pont à Morteau, c'est-à-dire, avec les réserves indiquées plus haut, à 5 ou peut-être 6 personnes ; Keiflin, Samson, Besson, Bertrix et moi (pour moi, parce que j'avais eu la chance d'être là, non parce que j'aurais possédé un quelconque pouvoir de décision).

La réalisation de cette libération, dont l'action la plus importante a consisté dans la prise de la Villa Bougand, est à mettre à l'actif de la trentaine de maquisards qui se trouvaient au maquis de la Faye le matin du 24 août et à laquelle est venu se joindre Marc Richardot. Faute de me les rappeler tous, j'en ai quand même nommé quelques-uns au cours de mon récit. Que j'essaie de récapituler, il y avait les 5 nommés précédemment, plus Paul Richardot, Alain Dodane, André Bettoni, le plus jeune des Maillardet, Billod-Laillet, "Baril", notre chef ouistot, Bidaux alias Lesieur et son passager, Carlie et son copain, et une quinzaine d'autres, tout au plus mais dont j'ai oublié les noms.

Cette libération, certes prématurée, n'a pas été sans effet heureux. Tout d'abord, elle a mobilisé les autres maquis de la région en vue d'une action prochaine. Mais surtout - c'est ce qui a été dit par la suite - elle a obligé l'Etat Major de la Ière Armée à accélérer sa progression le long de la frontière en direction de Mouthe, Pontarlier et Besançon.